

Renaud Camus

Le Chasseur de lumières

Roman



Extrait de la publication

Le Chasseur de lumières

ÉGLOGUES

- I. *Renaud Camus, Passage, roman, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1975.*
- II. *Denis Duparc, Échange, roman, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1976.*
- III. 1. *Renaud Camus & Tony Duparc, Travers, roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1978.*
2. *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert, Été (Travers II), roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.*

Autres livres de Renaud Camus :

Chroniques autobiographiques :

- Tricks, Éditions Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L, 1988.*
- Journal d'un Voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.*
- Journal romain (1985-1986), Éditions P.O.L, 1987.*
- Vigiles (Journal 1987), Éditions P.O.L, 1989.*
- Aguets (Journal 1988), Éditions P.O.L, 1990.*
- Fendre l'air (Journal 1989), Éditions P.O.L, 1991.*
- (Journal 1990), L'Esprit des terrasses (à paraître)*

Romans :

- Roman Roi, Éditions P.O.L, 1983.*
- Roman Furieux (Roman Roi II), Éditions P.O.L, 1987.*
- Voyageur en automne, Éditions P.O.L, 1992.*

ÉLÉGIES

- I. *Élégies pour quelques-uns, Éditions P.O.L, 1988.*
- II. *L'Élégie de Chamalières, Sables, 1989. Rééd. Éditions P.O.L, 1991.*
- III. *L'Élégie de Budapest, in Le Voyage à l'Est, Éditions Balland et La Maison des écrivains, 1990.*
- IV. *Le Bord des Larmes, Éditions P.O.L, 1990.*
- V. *Le Lac de Caresse, Éditions P.O.L, 1991.*

MISCELLANÉES

- I. *Buena Vista Park, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.*
- II. *Notes achriennes, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.*
- III. *Chroniques achriennes, Éditions P.O.L, 1984.*
- IV. *Notes sur les Manières du temps, Éditions P.O.L, 1985.*
- V. *Esthétique de la solitude, Éditions P.O.L, 1990.*

Renaud Camus

Le Chasseur de lumières

Roman

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L Editeur, 1993
ISBN : 2-86744-372-5

à Jean Echenoz

L'an 1613, au dernier jour de la troisième lune, nous quittons Ninghai par la porte de l'Ouest ; le temps est clair et sans nuages, notre humeur, aussi radieuse que la lumière des montagnes.

Hsü Hsia-k'e,
Randonnées aux sites sublimes.

Cette transparence de l'air n'est pas bon signe. On voit les montagnes : assurance que le temps va se gâter. Mais un peu de pluie ne sera pas mal venue. Il a fait très chaud toute la journée.

Le soir tombé, tous les deux sont passés sur le toit, à travers le chien-assis. La petite chambre est resserrée parmi dix ou douze autres semblables, au dernier étage mansardé d'un immeuble vétuste et dûment rose, dans le quartier de la Daurade. A l'extérieur, les tuiles sont encore brûlantes. Cependant il arrive peut-être des Pyrénées, c'est vrai, ou de la Garonne, ou de l'approche de la nuit, qui sait, quelques souffles plus frais. De toute façon, tout est dans l'idée qu'on s'en fait. Le ciel sur la tête vous soulage, une fois que le soleil est couché.

Ils sont allongés côte à côte, au-dessus du fleuve. Les jambes croisées aux chevilles, à demi soulevé sur

ses coudes en arrière, l'un d'entre eux regarde le vide, ou bien les ponts, et la plaine au-delà : comme si dans ce spectacle pouvait se tenir, tapie, prête à bondir, l'explication d'un mystère. C'est celui qui paraît le plus jeune, et vraiment très jeune, malgré sa vaillante petite moustache fine, très noire sur des lèvres très roses. Quant à l'autre il est tourné vers lui, la tête sur la paume de la main. Il a des cheveux blonds trop lisses, que retient sur la nuque un élastique entortillé.

« Mais putain, merde, pour la centième fois : tu l'as tué ou tu l'as pas tué, ce connard ?

– Tu sais qu't'es vraiment chiant, c'est pas vrai ! T'es pire que les flics, j't'assure ; t'as raté ta vocation, mon p'tit père. Pourquoi j'l'aurais tué, tu peux me dire ? C'est toi le connard ! Tu peux pas arriver à comprendre ça, non : je l'avais dans la peau, ce mec, j'en étais raide dingue. Tu penses comme j'serais allé le zigouiller, même si j'avais pu...

– Oh ben ça alors, tu parles que ça prouve qu'c'est pas toi, eh ! Ça s'saurait, d'puis l'temps, si d'avoir les gens dans la peau ça empêchait d'les couper en petits morceaux, et de les envoyer par la poste en Belgique, au Cameroun et au Costa Rica ! D'abord, si c'était vrai, y aurait moitié moins de crimes, déjà, pour commencer. T'as pas intérêt, c'est moi qui t'le dis, à la ramener avec les keufs avec cette connerie d'l'avoir eu dans la peau et tout, comme tu dis : au contraire, c'est ça qui t'rend l'plus suspect, moi j'dis. T'as encore du bol que personne il y croira...

– Et pourquoi personne il y croirait, je vous prie ? T'y crois pas, toi ?

– Ben justement, franchement, là j'ai du mal, hein...

– Pourquoi ? Parce qu'on était deux mecs ?

– Bon, y a ça, mais bon, d'accord, à la rigueur, t'es pédé t'es pédé, ça t'regarde, hein, j'en ai rien à branler, moi. Mais qu'un hyper beau p'tit mecton comme toi, vingt ans et tout, super canon, qui peut s'faire n'importe qui, mecs ou nanas, rien qu'en claquant dans ses doigts, aille en pincer à mort pour un type qu'avait quoi ? vingt ans d'plus que toi, facile, et l'roi des péquenots, en plus : alors là, ça, j'ai du mal à l'avalier, tu vois. Et crois-moi qu'j'serai pas l'seul.

– D'abord c'est pas l'roi des péquenots, tu tombes mal, c'est le comte Wlodko... Wloszczo... Merde, j'vais y arriver : Wloszczowiecki de Wloszczowa...

– Super : vous m'en prendrez deux comprimés par jour au milieu des repas.

– C'est le fils d'un prince, ou j'sais pas quoi !

– Ouais, et moi j'suis l'comte de Toulouse, eh...

Non mais t'arrêtes de délirer trois minutes, t'es en plein rêve, là ! Remarque, sans déconner, j'te jure : y avait déjà des Serpette dans cette ville au temps d'au moins Napoléon, ou Charlemagne, j'te blague pas ! Tandis qu'ton zig, là, tu parles d'un travailleur immigré, le mec : t'es même pas foutu d'prononcer son

nom, malgré qu'tu l'as dans la peau et tout, au moins à c'que tu racontes ! N'importe comment, il a l'air d'un plouc de première : il vivait dans une cambrousse pas possible, il...

– Il vivait dans un super château, oui. Et c'qu'il a l'air j'me d'mande bien comment tu l'saurais, tu l'as jamais vu.

– J'ai pas b'soin de l'avoir vu, merde, t'arrêtes pas d'en parler, eh ! Et d'ailleurs j'l'aurais vu ça serait pareil, hein : moi les mecs j'y connais rien, c'est pas vraiment vraiment mon truc, tu vois. Mais même une bonne femme de... quoi ? quarante quarante-cinq balais, elle peut être vachement bien ravalée, hyper chicos et tout, pour moi c'est h'une vioque, et puis période.

– Bon, ben t'es comme ça t'es comme ça, c'est ton droit : j'respecte, hein ; c'est pas un problème. Mais ta p'tite Yasmina, là, ou ch'ai pas quoi, question travailleurs immigrés, j's'rais toi, j'laisserais tomber l'sujet, eh : elle est super mignonne, j'te dis pas, elle est vachement sympa et tout, elle est sûrement très bandante, ça sûrement si tu vas par là, mais c'est pas forcément l'idéal idéal pour toute la planète, merde. Tout le monde a pas les mêmes idées dans la tête, tu devrais essayer d'te fourrer ça dans la tienne. Et dans le fute encore moins. Adam, i'm'plaisait, à moi, bon, c'est tout, point final. J'essaie pas d'te convertir, hein, ni toi ni personne. J'en étais dingue, c'est comme ça. J'vois pas quel intérêt j'aurais à t'raconter ça si c'était

pas vrai. Même toi tu dis que... Maintenant, tu crois c'que tu veux, hein, j'en ai rien à glander...

– C'qui compte c'est c'que les flics i vont croire, eux. Qu'est-ce tu leur as sorti ?

– La vérité.

– Y compris sur tes relations avec ton... Mords-moi Inceudczewicz, là ?

– Oui. D'toute façon ils étaient au courant, hein. Sans ça j'vois pas pourquoi ils m'auraient interrogé, moi.

– Et comment i z'étaient au courant ?

– Ben j'chais pas. I z'ont pas dû avoir trop de mal, hein. On s'cachait pas tellement. C'est sa famille qu'a dû leur parler de moi. C'est moi qui ai dit à sa grand-mère de prévenir les gendarmes, au bout de huit jours qu'il avait disparu. J'm'inquiétais plus qu'elle.

– Sa grand-mère ! Non mais c'est trop, ça... I's'tape un mec qu'a plus d'quarante balais, et quand y a un problème, monsieur téléphone à qui, pénard, à la grand-mère du bonhomme ! Euh, bonjour madame, euh ben voilà, y'a mon jules que c'est vot'petit-fils, eh ben plus de nouvelles ça fait une bonne semaine : ça m'angoisse un max, vous auriez une petite idée ? Et tu dis qu'elle a quel âge, cette petite jeunesse ?

– Quatre-vingt-treize. Elle te plairait p'têt, toi qu'aime les femmes un peu mûres... »

Tout commence par l'apparition du lotissement, au bout du parc.

Au début, ils n'y avaient pas vraiment cru. Il avait bien dû y avoir quelque permis de construire affiché à la mairie, quelque copie ronéotée du plan cadastral vaguement punaisée dans un recoin sombre du vestibule, et des allusions de la petite bonne, même ; mais les gens de Lesquère n'avaient guère l'habitude de s'intéresser de près à ces choses-là : bien persuadés qu'ils étaient – et à très juste titre, certes – qu'un examen trop poussé, en ces matières, ne leur apporterait jamais que des contrariétés. Puisque le monde comme il allait n'avait d'évidence en réserve, à leur intention, que des déplaisirs et des vexations de toute espèce, eux s'appliquaient, sans seulement y penser, par simple mesure inconsciente d'hygiène mentale, à ne pas trop s'informer de son cours ; qui de toute

façon ne manquerait pas de se rappeler à leur mauvais souvenir, tôt ou tard, et plutôt trop tôt que trop tard, en leur emportant une ferme sans crier gare, une récolte entière, un peu de la considération du pays, beaucoup de leurs dernières illusions. Il n'y avait pas lieu, jugeaient-ils, de se faire du souci ou du chagrin sur des catastrophes à venir alors qu'on n'avait même pas fini, et loin s'en fallait, de se lamenter sur les plus récemment survenues. D'ailleurs le sort contraire, Dieu merci, avait ses lenteurs administratives, lui aussi, comme tout le reste ; ses ratés, ses négligences et ses distractions. Le pire était toujours sûr, bien entendu ; mais pas forcément sous la forme qu'un peu plus d'attention aurait permis de prévoir ; et aurait incité, donc, à déplorer pour rien, peut-être bien.

Evidemment le sol avait été préparé, il était venu des bulldozers, des foreuses, des pelleteuses, des broyeuses, des mixeuses, une armada plâtreuse d'affreuses machines ; il y avait eu des sifflements d'Arabes et des chansons tristes de Portugais, avec des casse-croûte avalés dans la boue, sous des casques jaunes. Mais sitôt que la belle prairie dite (on ne savait trop pourquoi) « de la tante Latané » (d'autant que si des Latané il y avait bien eu, parmi les cousins plus ou moins mythiques, du côté de la générale, et encore deux ou trois générations en deçà, aucune tante de ce nom n'avait laissé de souvenir particulier, sinon l'appellation de cette grande clairière, justement), sitôt que la belle prairie, donc, avait été convertie en un

vaste terrain vague éventré, strié de grosses traces solidifiées de roues de tracteur, toute cette désagréable agitation était retombée d'un coup, et les choses en étaient restées là toute une saison. Comme quoi... L'herbe commençait même à repousser, sur la glèbe retournée : une petite herbe très verte qui ne consentait à faire une tache de couleur qu'à la condition que l'on soit couché sur les feuilles mortes, à l'orée du bois, ou que l'on soit tombé sur le nez en poursuivant l'un des bleus de Gascogne d'Hélène, ces sales bêtes, les chiens les moins faits en tout cas pour tenir compagnie à quiconque, sauf à un chasseur, et moins qu'à quiconque à une grosse intellectuelle sur le retour, portée sur les Gauloises et sur le Jack Daniel's, incapable de faire trois pas sans s'embarlificoter dans ses savates ou dans ses bottes en caoutchouc, suivant le temps, et dans ses châles à fleurs de poupée russe égarée. Adam aurait pu les utiliser pour le chevreuil, il l'avait d'ailleurs fait une ou deux fois : mais ces braves efflanqués, d'enthousiasme, étaient revenus hors d'haleine, au bord de la crise cardiaque, du moins à ce qu'avait prétendu leur maîtresse, qui ne permettait plus que son neveu s'en servît pour battre avec eux la campagne. Ils battaient la campagne sans lui, et bien sûr sans elle ; et chassaient le chevreuil sans permis, de leur propre initiative, ce qui était encore une source de friction, avec le garde champêtre, les gendarmes, la mairie et bon nombre des gens du pays.

Adam disait que sa tante était folle, et il chassait

Lesquère, un château en Gascogne. De l'autre côté de la rivière et de la vallée, un autre château, qui depuis toujours regarde le premier. Dans ce paysage apparemment tranquille est projeté le jeune Vincent, après qu'il a fait la connaissance, à Toulouse, une nuit, au jardin des Filtres, du comte Adam Wloszczowiecki, châtelain désargenté, rugbyman modèle et agriculteur accablé. Mais c'est avec toute une étrange famille que le garçon inaugure une étrange liaison.

Eux prétendent le révéler à lui-même. Il a la passion de la lumière, telle qu'elle varie sans cesse, sur la campagne. N'y aurait-il pas là de quoi faire un artiste ? Ou bien si c'est compter sans l'ombre, et sans les hommes de l'ombre ?

A l'instar des plus classiques récits, cette manière de roman de formation voit se contempler, souvent sans qu'ils se reconnaissent, les pères et les fils, le levant et le couchant, l'évidence et le secret, le passé et le présent, la plus vieille Europe et le continent noir, tout ce qui tombe avec ce qui pourrait, peut-être, s'élever on ne sait comment vers l'inconnu.



9 782867 443725

115 F
936109-6
ISBN : 2-86744-372-5
09-93



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS